

mais une ou deux fois ils pressèrent le pas comme s'ils voulaient me rattraper ; — puis ils s'arrêtaient, — tenaient conseil, — et reprenaient leur ancienne position. Je ne pouvais deviner exactement ce qu'il prétendaient faire ; mais je doutais fort d'arriver à Knowlesbury sans avoir couru quelque danger sur le chemin. Mes soupçons, à cet égard, se réalisèrent.

Je venais d'aborder un endroit où la route, passablement déserte, formait à quelque distance un brusque détour, et, basant mes calculs sur le temps écoulé, je pensais devoir être assez près de la ville, lorsque j'entendis, tout à coup, dans mon voisinage immédiat ; le pas de deux hommes.

Avant que j'eusse pu tourner la tête, l'un d'eux (le même qui, à Londres, m'avait suivi) passa rapidement à ma gauche, et me heurta de l'épaule. Je m'étais irrité, plus que je ne m'en doutais moi-même, d'avoir eu toujours derrière moi, depuis mon départ du Vieux-Welmingham, ces menaçants compagnons ; et, par malheur, je me laissai aller à écarter rudement, de ma main ouverte, celui qui venait ainsi se frotter à moi. Il cria tout aussitôt au secours. Son camarade, le grand gaillard habillé en garde-chasse, sauta immédiatement à ma droite, — et, la seconde d'après, ces deux coquins me tenaient entre eux, les deux bras pris, au milieu de la route.

La conviction qu'un piège m'avait été tendu, et le dépit de voir que j'y étais tombé, m'empêchèrent heureusement d'aggraver ma situation par une lutte inutile avec ces deux hommes, dont un seul, selon toute probabilité, aurait suffi pour me maîtriser malgré mes efforts. Je réprimai donc le premier mouvement, bien naturel, par lequel j'allais essayer de me dépêtrer, et je regardai autour de moi pour m'assurer s'il n'y avait pas dans les environs, quelqu'un dont je pusse invoquer le témoignage.

Dans un champ peu éloigné, un labou-

reur était à l'ouvrage ; il avait dû voir tout ce qui s'était passé. Je lui criai de nous suivre à la ville ; secouant la tête avec une obstination grossière, il s'éloigna, au contraire, dans la direction d'un cottage écarté du grand chemin. En même temps, les hommes qui me tenaient entre eux, m'annonçaient leur intention de me traduire en justice pour tentative de coups et blessures. J'étais, maintenant, assez de sang-froid et assez bien avisé pour ne leur opposer aucune résistance.

— Cessez de me tenir les bras, leur dis-je, et j'irai avec vous jusqu'à la ville... L'homme en garde-chasse refusa brutalement. Mais son compagnon fut assez fin pour tenir compte des conséquences de ce refus, et ne pas se laisser compromettre par une violence que rien ne justifiait. Il fit signe à l'autre, et les bras libres, je marchai désormais entre eux.

Nous parvîmes au tournant de la route ; et là, presque immédiatement devant nous, commençaient les faubourgs de Knowlesbury. Un agent de la police locale marchait sur la contre-allée au bord du chemin. Les deux hommes lui firent immédiatement leur plainte. Il répondit que le magistrat siégeait actuellement à la municipalité, nous recommandant de nous rendre immédiatement devant lui.

Nous allâmes en effet, à la maison de ville. Le clerc rédigea un mandat en forme, et l'accusation fut portée contre moi, non sans les exagérations et les mensonges qui sont d'usage en pareille circonstance. Le magistrat demanda si quelqu'un sur la route, ou près de la route, avait assisté à la lutte engagée ; et à mon grand étonnement, le plaignant attesta lui-même la présence du laboureur dans le champ. Je fus bientôt éclairé, par ce que dit ensuite le magistrat, sur le mérite de cette sincérité spontanée. Il m'ajourna tout aussitôt jusqu'à ce que le témoin pût être régulièrement produit ; et il me proposa, en même temps, de recevoir caution que je me représenterais devant lui, pourvu que

j'offrisse à cet égard une garantie de quelque valeur. " Si j'eusse été connu dans la ville, ajouta-t-il, ma libération provisoire m'aurait été accordée sur mon simple engagement ; mais, étranger comme je l'étais, il lui fallait une autre responsabilité que la mienne. "

Toute la portée du stratagème me fut alors révélée. On s'était arrangé pour rendre l'ajournement indispensable, dans cette ville où je n'étais connu de personne, et où par conséquent je ne pouvais espérer d'être mis en liberté sous caution. L'ajournement, il est vrai, ne s'étendait qu'à soixante-douze heures, car nous devions être jugés à la prochaine audience du magistrat.

Mais pendant ces trois jours où je serais strictement enfermé, sir Percival pourrait prendre toutes les mesures à sa convenance pour gêner mes futures démarches, — peut-être pour se mettre à l'abri de toute découverte, — sans avoir à craindre aucun obstacle de ma part. Les trois jours expirés, on retirerait, sans aucun doute, cette accusation dérisoire, et la production du témoin deviendrait parfaitement inutile.

Ce ne fut qu'après m'être laissé dominer par l'espèce de désespoir où me jetaient les embarras de ma situation, que tout à coup s'offrit à mon esprit une marche à suivre dont sir Percival ne s'était pas avisé, très-probablement, et qui, dans un laps de temps fort court, devait me rendre à la liberté. Je résolus de faire connaître l'embarras où je me trouvais à M. Dawson, de Lak-Lodge.

On peut se souvenir qu'à l'époque de mes premières recherches dans les environs de Blackwater Park, j'étais allé chez ce gentleman à qui j'avais remis une lettre de miss Halcombe, laquelle me recommandait, dans les termes les plus forts, à son amicale attention. Je lui écrivis pour lui faire connaître ma présence à Knowlesbury, et je lui demandai si la confiance dont m'avait investi une dame qu'il con-

naissait bien, et si l'hospitalité qu'il m'avait accordée dans une circonstance récente, ne m'autorisaient pas à invoquer son assistance, lorsque celle d'amis plus intimes venait à me faire défaut.

J'obtins la permission de dépêcher ma lettre par un messenger, pour qui je louai une voiture afin qu'il pût ramener le docteur, séance tenante. Lak-Lodge était plus près de Knowlesbury que de Blackwater. Mon homme déclarait qu'il ne lui fallait pas plus de quarante minutes pour s'y rendre en voiture, et autant pour me ramener M. Dawson. Je lui enjoignis de relancer le docteur partout où celui-ci pourrait se trouver, si par hasard il n'était pas chez lui ; — puis j'attendis le résultat avec autant de patience et d'espérance que j'en pus invoquer pour me venir en aide.

Il n'était pas tout à fait une heure et demie quand le messenger se mit en route. Avant trois heures et demie il était de retour, ramenant le docteur avec lui. La bonté de M. Dawson, et la délicatesse avec laquelle il semblait envisager, comme toute naturelle et allant de soi, la prompte assistance qu'il me prêtait, me causèrent une émotion dont j'étais à peine maître. La caution exigée fut offerte par lui, et acceptée immédiatement. Avant quatre heures de l'après-midi, le même jour, j'échangeais une cordiale poignée de mains avec le bon docteur, dans les rues de Knowlesbury où, désormais, je circulais librement.

M. Dawson, dont l'hospitalité ne se démentait pas m'avait invité à retourner avec lui dans sa résidence, et à y prendre mes quartiers pour la nuit. Je dus lui répondre que mon temps ne m'appartenait pas, et lui demander la permission d'ajourner ma visite au temps peu éloigné où je pourrais, en lui renouvelant mes remerciements, lui donner toutes les explications auxquelles il avait droit, et qui m'étaient pour le moment interdites. Nous nous quittâmes après des témoigna-